

# LAURETTE 1942

## UNE VOLONTAIRE AU CAMP DU RÉCÉBÉDOU

### NOTE DE RÉALISATION

Dans son essai sur *le cinéma et la Shoah*<sup>1</sup>, Jean Michel Frodon dit combien la Shoah a influencé de façon décisive nos modes de représentation et plus particulièrement le cinéma. Pour cela il s'appuie sur sa réflexion générale concernant le cinéma: outil documentaire dans la construction du savoir de cette période avec ses effets sur l'éducation historique sur la construction de repères éthiques.

Le cinéma, simultanément dispositif de fiction construisant des imaginaires narratifs, visuels et sonores, loisir de masse diffusant puissamment ces représentations, enfin, art, et donc source inépuisable d'émotions pesant sur nos modes de représentations et notre vision du Monde.

Ce film touche l'histoire de la seconde guerre mondiale dans son tournant tragique de 1942: les moments où, entamés par le geste de Montoire, le STO, le statut des juifs, la naissance d'une Résistance organisée à la barbarie, le gouvernement de Vichy perd sa crédibilité de rempart à Hitler.

Ce sont les Femmes qui dès la fin du XIXème siècle tout au long des conflits particulièrement destructeurs du fait de l'utilisation de moyens inédits, sont restées les mères nourricières, réconfortantes, salvatrices. Depuis des siècles, l'histoire des femmes s'écrivait en minuscules. Depuis le premier conflit mondial, elles se sont battues pour faire émerger leurs droits. Ce film veut témoigner de l'histoire des femmes dans la Seconde Guerre Mondiale. Leur action, celles d'apaisement, de soulagement mais aussi celle moins connue de Résistantes à l'oppression. Sans majorité civile ou civique, elles constituèrent pourtant près de trente pour cent des Résistants. Toutefois, sur 1038 membres de l'Ordre National des Compagnons de la Libération, il n'y a que 6 femmes, soit, 0,6% des compagnons: ni Lucie Aubrac, ni Germaine Tillion... Dès la fin de la guerre en 1945 naîtront combats, conquêtes sociales, réflexions salvatrices qui feront avancer la condition des femmes comme en aucun siècle: droit de vote, lois d'égalité, statut au travail, conditions de vie, libertés...

La complicité de la Shoah, la France de Vichy en fût au mieux le spectateur qui détournait le regard, et malheureusement, quelquefois un ardent assistant dans les jours tristes de 1941 et 42. Elle pose, non la question du vrai et du faux, mais celle du visible et de l'invisible. Les nazis le savaient bien: Himmler disait qu'à son regret, *leur grande œuvre* - l'élimination physique de tous les juifs d'Europe posée et décidée à Wansee début 1942- devait être invisible. Elle ne sera jamais filmée, si ce n'est ce film de propagande nazi tourné sous la contrainte par une équipe de cinéma juive à l'intérieur du Ghetto de Varsovie, destinée à envoyer en Amérique l'image d'une communauté heureuse, et qui montre l'envers fabriqué de ce que fût l'enfer... L'équipe, fût immédiatement envoyée en camps et gazée à la fin du tournage. De la même façon, en France, interdiction fût faite de tourner des images dans les camps français. Cherchez, tous les fonds d'archives de la seconde guerre sont muets, le réel a bien été rendu invisible...

---

<sup>1</sup> Editions des cahiers du cinéma

Toutes ces questions, dans les moments de l'écriture où l'éthique dispute aux nécessités économiques a été le fond de mes questionnements. Car sur ce temps si trouble, se pose la question de la fiction et du réel: peut-on recréer sans trahir? Claude Lanzmann a répondu de façon catégorique là dessus. Son monument filmique, *Shoah*, par sa place éminente questionne toute personne interrogeant la cinématographie de cette histoire. J'ai cherché ma propre réponse à cette question dans le traitement de l'histoire de Laurette Monet. Recréer? La question ne se posait pas, les moyens n'en existaient pas, la justesse en était impossible. L'épure seule peut donner à entendre sans trop donner à voir. Un certain jansénisme visuel a été posé d'entrée: il correspond assez à l'éthique protestante dont je me sens proche. Cette éthique protestante qui a tant imprégné cette période de 1942 où se construit l'esprit de Résistance, et cette terre d'Oc pour qui l'Occupation fût un retour des démons inquisitoriaux, une terre *protestante* dans l'âme.

Peu ou pas d'archives, une reconstitution impossible, une mémoire qui s'étirole, des sources et des témoignages qui s'éteignent: voilà les défis, mais aussi les pierres du chemin.

Et Laurette? Laurette cette mémoire que je cherchais depuis si longtemps? Sa petite-fille Elisa, m'appela un jour triste de janvier. Laurette était morte, quelques jours avant. Elisa rentrait de l'enterrement, elle avait trouvé ma lettre,...

Laurette, dont la longue mémoire avait conçu la nécessité de témoigner dans ce livre au titre sans ambiguïté: *Les miradors de Vichy*. Laurette n'était plus là. Un film était-il encore possible? Son livre était une fenêtre ouverte sur sa vie. Elle avait ouvert les rideaux, une autre femme était là, une femme qui tout au long de sa vie n'ait jamais fait état de sa *résistance*. Jusqu'à ses filles qui ignoraient la plus grande partie de cette vie vouée aux autres. Cette longue vie où même la foi la quitta. Cette longue vie où je ne pus la rencontrer et l'interroger. Elle partit avec en son corps la maladie de l'oubli. *Vous n'auriez pas pu parler avec elle* me dit sa petite fille. Tragique épilogue à ma recherche d'un témoin essentiel, d'un témoin qui captait tous mes interrogations. Femme, chrétienne engagée par sa foi, équipière de la Cimade, témoin des grandes rafles et déportations de l'été 42 au cœur de la zone "libre", résistante en devenir, et, avant tout, une femme au regard clair, capable d'entendre et de voir ce qui s'était passé, d'en dire la vérité. Il restait le livre.

C'est dans tous ces moments que s'est forgée la narration du film:

- des scènes de fiction entre Laurette et Blanche de Montmollin, de la Croix Rouge suisse qui éclaireront et diront les moments les plus durs de cette année 42: les conditions de vie dans les camps, la mort devenue si quotidienne, les déportations de l'été 42, tournant qui rendit Vichy et sa police responsables de crimes contre l'humanité... Le personnage de Laurette est interprété par deux comédiennes, une, Laurette âgée, l'autre, Laurette jeune. Laurette âgée, est celle de 1994, celle qui décide d'écrire son récit de l'année 42 et Laurette jeune, celle de 1942. Quelquefois, en empruntant un mode de récit feuilletonesque, le récit superpose les deux personnages, les fait dialoguer. La distance temporelle nous renvoie aussi à l'Histoire, à la mémoire, à une philosophie de l'engagement que porte Laurette.
- Le choix est un dépouillement volontaire, des voix portées par deux comédiennes avec des scènes de récits réciproques, manières qu'elle pratiquaient toutes deux de façon épistolaire. Ces scènes permettront de raconter ces moments terribles de l'été 42: la confrontation de Laurette avec la réalité des camps, confrontation que notre oubli rend nécessaire, les nuits d'horreur d'août 42, avec les trains qui emportèrent une part de notre humanité, et, le basculement progressif de Laurette dans la Résistance....

- des scènes d'entretiens avec des témoins, toutes des femmes qui ont vécu ces moments dans leur chair: Angèle résistante de la première heure qui dès 1940 comprit la nature de Vichy, Edith Moskovic, juive hongroise internée avec toute sa famille au Récébédou, d'autres, Juives, Tziganes, Républicaines espagnoles, victimes, emprisonnées, internées, séparées de leurs familles, témoins de ces moments.
- Des scènes permettant de raconter cette histoire en la situant historiquement avec des archives des actualités françaises, des images des camps aujourd'hui, aujourd'hui où la nécessité de ne pas oublier s'est enfin manifestée (*comme en témoigne la présence du Premier Ministre au Camp des Milles en septembre*).

Y avait-il des archives filmées concernant ces camps ? En mars 1941, cherchant à rassurer l'opinion américaine le gouvernement de Vichy a accepté de recevoir dans les camps français, des équipes de journalistes américains de la presse filmée pour leur présenter une réalité qui, sûrement, a du faire l'objet de maints apprêts dans les jours qui précédèrent leur arrivée.

Les américains ne furent pas dupes, comme l'opinion française qui en 1942, comprit la dure réalité du gouvernement de revanche nationale de la droite le plus dure et changea de cap, aidée par le STO, la gouvernance de Laval, la répression grandissante, la collaboration toujours plus conquérante. Ces images avaient-elles disparu ? Pendant cette période de 6 mois au cours de laquelle s'est concrétisée cette écriture, de façon inespérée, voici quelques jours, un mail en provenance de l'Université de Californie m'informait que la recherchiste des archives film WW2, Danielle avait retrouvé 40 m de négative 35mm tournés en 1941 à Noé, Récébédou, Rivesaltes... Seules images tournées dans les camps français en 1941.

Ce matin là, je l'avoue, l'émotion m'a étreint. Je n'ai pas encore vu ces images, et des courriels chaleureux s'échangent des deux côtés de l'Atlantique. Certes, je suis déçu par la faible durée retrouvée: une minute! Mais, c'est une minute d'éternité comme l'aurait dit Prévert. Tant de temps passé à les chercher, tant de courriers sans réponse... Mais et ce n'est pas le moins tangible, le réel se nourrit des traces du réel, ces camps que Vichy voulait cacher, il en existe bien un enregistrement, un négatif 35 mm archivé en Californie là où un pan entier de l'imaginaire du XXème siècle a été forgé par Hollywood...

J'ai compris au long des mois de recherches et de rencontres que je racontais aussi l'histoire de ceux qui ont vu partir leurs parents, leur mémoire. Il s'agissait de ne pas laisser s'effacer ce qui en restait. J'en suis persuadé, ce film est une histoire de ma génération. Une quête d'identité et de vérité dans un siècle d'arrachements.

Francis Fourcou, dimanche 9 décembre 2012